

De l'autorité en Philosophie.

LIVRE PREMIER.

RÉALITÉ DE L'AUTORITÉ HUMAINE EN MATIÈRE DE PHILOSOPHIE.

CHAPITRE I^{ER}.

Soumission à l'autorité humaine en matière de croyance, ou du moins, prise en considération de cette autorité, l'un des principes constitutifs de notre nature raisonnable.

Quand, pour la première fois, l'homme fait son entrée dans le monde, la perfection de la forme le distingue déjà des autres animaux ; mais du reste, il leur paraît en tout semblable, sauf sa faiblesse, plus grande chez lui que chez la plupart des autres espèces. Toutefois, sous cette enveloppe matérielle si infirme, est cachée une nature intelligente dont les destinées sont belles. Mais au commencement, elle ne donne aucun signe de sa présence. Elle existe latente et enveloppée ; elle sommeille profondément.

A quelles conditions passera-t-elle de la puissance à l'acte, de l'état d'enveloppement et d'inaction à l'état de développement et d'activité ? Ces conditions sont de deux sortes, organiques et morales. (1)

La première et la principale des conditions morales est la foi (naturelle). Au moyen de la foi, la parole, le Verbe illuminateur pénètre jusqu'au plus intime de de l'intelligence, y suscite les idées qui pouvaient y exister en germe, et beaucoup d'autres encore ; ou bien, si on l'aime mieux, la parole, tombant dans l'intelligence, la prépare, d'une façon, pour nous, souverainement mystérieuse, à concevoir les idées diverses dont nous la voyons s'enrichir successivement. Ainsi, peu à peu, l'homme est initié aux premiers rudiments de la religion et des mœurs ; ainsi il apprend à discerner ce qui peut soutenir sa frêle existence et ce qui tend à la détruire.

Ainsi il est conduit jusqu'au seuil de la science, dont le propre caractère est de se rendre compte ou raison de son objet.

L'enfant a donc un immense et universel besoin de croire ; la foi lui est toujours et partout indispensable ; sans elle, il périrait bientôt, ou tout au moins il ne pourrait mener sur la terre qu'une vie brutale. Mais aussi, comme il y est prédisposé ! Et quelle parfaite harmonie entre ses besoins et ses penchants !

La foi, dans le sens le plus général, est l'adhésion de l'esprit à ce qu'il ne comprend pas, sur le témoignage d'une autorité suffisante ou qu'il croit telle ; ou bien encore, la foi est la soumission à l'autorité en matière de croyance.

Or, voyez jusqu'où s'étend en ce genre la soumission de l'enfant ! Non-seulement les auteurs de ses jours, mais encore tous ceux qui par leur âge lui sont de beaucoup supérieurs, il les tient pour des oracles infaillibles ; sans examen, sans discussion aucune, il croit à leur parole ; confiance excessive, mais alors nécessaire. Au reste, bientôt des expériences, souvent répétées, apprennent à l'enfant à la restreindre dans de plus étroites limites. Plus d'une fois victime de sa crédulité, il cherche à distinguer l'autorité véritable d'avec

la fausse autorité, mais il n'a garde de renier toute autorité quelconque.

Jamais il n'en vient à cet excès ; non pas même quand, par le vice de son éducation et l'influence du milieu où il vit et respire, il lui arrive de se soustraire à l'autorité légitime. Car alors, il se fait l'esclave d'une autorité tyrannique et qui n'a sur son intelligence aucun droit.

Tel est l'homme à l'entrée de la vie : tel le voyons-nous aux premières années de son existence ; il montre pour l'autorité humaine, en matière de croyance, une soumission entière. Or, ce fait constant et universel, ce fait aussi ancien que l'humanité, aussi étendu qu'elle, est l'indice le plus frappant, le plus éclatant caractère par où se manifeste un principe constitutif ou une loi de notre nature raisonnable. En effet, de l'aveu de tous, à quoi reconnaît-on sûrement la nature d'un être ? N'est-ce pas au double caractère de constance et d'universalité ? Les accidents, les modes changent, suivant mille circonstances diverses ; la nature seule demeure immuable sous tous ces changements. Ces affirmations ne sont que l'application des notions les plus simples de l'ontologie, confirmée par l'expérience de tous les siècles.

Du reste, si l'on refusait de voir, dans le grand fait constaté plus haut, l'expression ou le produit d'une loi de notre nature, il faudra bien convenir au moins que ce fait est un fait ; or, comme tout fait suppose nécessairement une cause qui l'ait produit, je demande qu'on me signale la cause de celui dont nous discutons la valeur.

Evidemment, ici, l'on ne saurait invoquer comme on fait si souvent ailleurs, et sans raison plus d'une fois, les préjugés, ni l'éducation, ni les inventions des législateurs sacrés ou profanes. Le fait de la soumission universelle de l'individu humain à son origine et pendant la première période de son existence, à l'autorité en matière de croyance, est un fait rigoureusement primitif et dont par suite il ne faut pas chercher la cause hors de lui. Or, en lui-même, quelle est la raison ou la cause pourquoi l'enfant est ainsi soumis à l'autorité ? Ses besoins sans doute, son ignorance complète de toutes choses ; soit : mais voudrait-on soutenir par hasard que la soumission de l'enfant est le fait de sa raison ayant conscience de sa faiblesse, et concluant à s'étayer d'une autorité extérieure ? Une prétention de cette sorte ne saurait soutenir l'examen.

D'abord, si le fait dont nous parlons était le produit de la libre activité de l'homme, il ne présenterait point aux yeux une universalité constante ; il serait variable et divers, comme cette activité même ; autrement, l'effet serait plus grand que sa cause. Ensuite, comment supposer, au premier crépuscule de l'intelligence, la conscience de soi assez nette, assez ferme pour que l'on puisse observer spontanément son état intérieur, et distinguer quelque chose là où tout est confondu et enveloppé de ténèbres ? Et, quand même l'observation intérieure y serait possible, comment supposer la faculté de raisonner assez développée pour tirer des inductions des faits observés, à un âge où l'intelligence se dégage à peine des liens de la matière ? N'est-il pas évident qu'alors l'être humain ne peut avoir de soi qu'une conscience vague ou indécise ; qu'il n'est pas encore capable d'observation intérieure, et que l'instinct lui tient lieu du raisonnement dont la faculté, pour entrer

(1) Ulbagh's logic, p. 135.